Le Juif déserteur

Bernstein

Maurice Pujo

1912

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

Article numérisé en raison
de son intérêt historique.

*Ce texte a paru dans l'*Almanach *de l'Action française pour l'année 1912.*

À la fin du mois de février 1911, on annonça une pièce nouvelle à la Comédie-Française. La presse du boulevard menait déjà autour d'elle une savante réclame. C'est que l'auteur, M. Henry Bernstein, dont les précédentes productions, jouées sur diverses scènes, s'étaient fait remarquer par les effets grossiers d'une psychologie cynique et d'un art brutal, était un Juif de marque. La représentation de sa nouvelle œuvre *Après moi* dans la Maison de Racine et de Molière devait être l'apothéose de ce Juif.

Par malheur, *L'Œuvre* de Gustave Téry, qui menait alors une vive campagne contre l'accaparement de nos théâtres par les Juifs, venait de remettre au jour un document fâcheux pour M. Bernstein. C'était une lettre où celui-ci – qui, fils d'un juif allemand et d'une juive américaine, n'en jouissait pas moins de la qualité de Français, – se vantait d'avoir déserté au cours de son service militaire et insultait ignoblement les officiers de notre pays. Voici cette lettre, écrite en 1900 de Belgique où le déserteur s'était réfugié :

> *14, place Royale, Bruxelles.*
>
> *Monsieur Gohier,*
>
> *Vous trouverez sans doute ma lettre insolite. Tant pis !... Il est des choses que j'ai à cœur de vous dire depuis longtemps.*
>
> *J'ai vingt-quatre ans. Je suis déserteur (je m'en vante). J'ai déserté après sept mois de service, sept mois « pas ordinaires », qui m'ont coûté de l'argent d'abord, et des grincements de dents quand je n'ai plus eu d'argent.*
>
> *Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que la plupart de mes chefs étaient des faussaires et des maîtres-chanteurs. J'ai filé à Bruxelles.*
>
> *Pour en finir avec ma personnalité, j'aime autant vous déclarer que toute mon adolescence fut consacrée à la plus creuse des noces.*

Et protestant de son « admiration profonde » pour le talent d'Urbain Gohier, le Juif Bernstein ajoutait à ces « assurances » :

> *Je vous prie de n'y voir ni une vaine politesse, ni cette insistance exagérée qui n'est pas le moindre défaut de mes coreligionnaires – des accapareurs dans tous les domaines.*

Léon Daudet dénonça aussitôt dans *L'Action française* le scandale exorbitant de ce Juif qui, par la coupable complaisance de l'administration républicaine, représentée par le dreyfusard Jules Claretie, allait recueillir des

honneurs et des bénéfices sur notre première scène officielle et subventionnée, alors qu'il s'était lâchement soustrait au plus sacré des devoirs qui incombent aux Français et que, non content de ne pas payer la dette commune, il avait ajouté l'injure à la désertion.

La presse enjuivée, prévoyant que la divulgation de ces faits et de cette lettre pouvait soulever l'opinion, les passait sous silence. Les pseudo-intellectuels du boulevard, les mêmes qu'on avait vus se liguer pour Dreyfus contre la patrie, proclamaient que les droits de l'Art étaient supérieurs à tous les autres et que le talent de l'auteur dramatique devait faire oublier les fautes de l'homme. Ils continuaient à lui tresser d'avance des couronnes et escomptaient que la Comédie-Française serait pour le déserteur le chemin de la Légion d'honneur et de l'Académie. Leurs sophismes ne purent entamer le bon sens du public français qui pensa que notre littérature ne perdrait pas grand chose à être privée d'une pièce juive, tandis que le patrimoine d'idées et de sentiments qui nourrit cette littérature recevrait une offense et une atteinte graves si l'on souffrait un pareil scandale. Les intellectuels dreyfusards purent constater, quelques jours plus tard, leur peu de crédit lorsqu'ils essayèrent de dresser des listes de protestation contre la suppression de la pièce. Leur échec piteux leur prouva que les temps de Dreyfus étaient passés.

M. Bernstein lui-même, qui avait d'abord fait le mort, jugea indispensable de s'expliquer lorsque le succès des premières manifestations contre sa pièce lui fit craindre que ses recettes ne fussent compromises. Mais il s'expliqua, dans une lettre publique aux journaux, avec une maladresse et un manque de tact qui mettaient si bien à nu l'âme juive, étrangère à la délicatesse française, que son cas en fut aggravé. Il présenta sa désertion comme une folie de jeunesse, sans importance, à laquelle l'avait entraîné non une conviction politique désintéressée, mais le désir, tout naturel à vingt ans, de suivre ses passions. La lettre à Gohier, son anti-militarisme, ses insultes aux officiers n'avaient pour but que de couvrir de prétextes généraux un acte qui n'avait que des motifs personnels. Il trouvait étonnant qu'on songeât encore à lui reprocher de pareilles peccadilles et finalement, exhalant sa rage contre les Camelots du Roi, il insultait Lucien Lacour prisonnier et osait donner à notre noble ami qui avait été, lui, pendant trois ans, un loyal soldat, des leçons de patriotisme.

Tant d'inconscience et tant d'impudence révoltèrent et achevèrent de tourner l'opinion contre le Juif déserteur. On rappela que cette « faute de jeunesse » il avait négligé de la réparer, car étant rentré en France à la suite d'une amnistie et invité à achever son service militaire, il avait réussi, par le moyen de protections, à se faire réformer presque aussitôt. On fit observer que, cette faute, il pouvait du moins l'expier en se contentant de gagner de l'argent sur les scènes du boulevard, sans prétendre aux honneurs des théâtres

officiels dans le pays qu'il avait refusé de servir. À la suite des commentaires qui parurent sur sa lettre, M. Bernstein envoya des témoins à Gustave Téry, à Léon Daudet et à M. Paul de Cassagnac dans l'espoir de transformer en affaires personnelles une affaire d'honneur national. D'autre part, Lucien Lacour, de sa prison, lui demandait raison de ses insultes. Malheureusement pour M. Bernstein, tant en raison d'une ancienne affaire où il avait été carence qu'en raison de sa désertion, les témoins de ses adversaires ne voulurent pas permettre à leurs clients de se rencontrer avec lui avant qu'un jury d'honneur eût dit s'il en était digne. M. Bernstein refusa le jury d'honneur : il fut déclaré disqualifié [1].

Pendant ce temps, les. Camelots du Roi avaient engagé et poursuivaient, tant dans la salle que sur la place du Théâtre-Français, une lutte vigoureuse pour empêcher les représentations de la pièce de M. Bernstein. On ne leur avait pas ménagé les pronostics pessimistes. Cette campagne devait se heurter à l'hostilité du monde des théâtres, à la mauvaise humeur du public parisien qui n'aime pas à être troublé dans ses plaisirs. Mais les Camelots du Roi menèrent cette lutte avec tant d'entrain, de verve et d'esprit qu'ils mirent dès l'abord les rieurs de leur côté ; avec tant d'énergie et de discipline que leurs efforts répétés donnèrent confiance aux patriotes et découragèrent l'adversaire. Seuls d'abord, ils virent au bout de quelques jours les autres groupes nationalistes se joindre à eux ; mais, avec les Ligueurs d'Action française accourus en foule, ils continuèrent à former le. gros des manifestants et conservèrent la direction. Unanime, la sympathie de l'opinion se déclara pour eux ; même les gens qui n'avaient pas compris jusqu'alors leurs manifestations les applaudirent. En vain, la Sûreté générale garnit-elle les fauteuils de la salle du Théâtre-Français d'argousins en bourgeois, avec la consigne de réduire nos amis par les dernières brutalités. En vain, M. Lépine lança-t-il contre eux dans la rue la police, l'infanterie et la cavalerie de la Garde Républicaine, mobilisées pour la défense d'un déserteur. En huit jours, un mouvement si formidable se déchaîna dans Paris que M. Bernstein et le gouvernement qui le protégeait, effrayés, durent reculer et nous céder la victoire.

[1] Depuis, dans le courant de juillet, M. Gustave Téry ayant engagé une nouvelle affaire avec M. Bernstein, celui-ci se décida à accepter le jury d'honneur. Ce jury rendit une sentence d'après laquelle il considérait qu'il y avait prescription quant à la carence et que, quant à la désertion, M. Bernstein s'étant mis en règle avec la loi devait être considéré comme étant en règle avec l'honneur. Nous acceptâmes aussitôt les conséquences de la sentence. Après M. Gustave Téry, Léon Daudet se battit avec M. Bernstein. Un troisième duel eut lieu entre celui-ci et moi-même, m'étant substitué à Lucien Lacour qui avait de nouveau envoyé ses témoins et qui n'avait pu obtenir de quitter sa prison pour se battre.

L’affichage du *Juif déserteur*

Lundi 20 février

Ce jour-là, au matin, les nombreux passants de la place du Théâtre-Français s’arrêtent, avec stupéfaction, devant les cadres où sont affichés les spectacles de la Comédie. Au lieu de l’annonce d’*Après moi*, dont la première représentation doit avoir lieu le soir, ils voient, dans tous ces cadres grillagés et fermés à clef, une affiche d’allure officielle qui annonce la première représentation du « *Juif déserteur*, pièce en cent actes divers » : suit une lettre de l’auteur qui est la fameuse lettre à M. Gohier, signée Henry Bernstein. Pendant trois heures la foule s’amasse, lit tout haut, s’indigne de la lettre et s’amuse follement du bon tour joué au Juif. Qui a joué ce tour ? Qui a, pendant la nuit, au mépris des difficultés, substitué ces affiches à celles d’*Après moi* ? Les hardis afficheurs ont laissé leur carte dans l’un des cadres : ce sont les Camelots du Roi. Pendant la journée, sur toutes les colonnes Morris de Paris, qui donnent le programme des spectacles, l’affiche d’*Après moi* est également remplacée par celle du *Juif déserteur* et le texte de la lettre immonde. Des équipes d’afficheurs Camelots du Roi ont suivi les afficheurs officiels et recouvert aussitôt de leur placard la place réservée à la Comédie-Française. Un seul, Louis Souspostes, est surpris et arrêté dans son travail. À midi, au moment de la sortie des ateliers, et jusqu’au soir, la foule s’attroupe dans les rues et sur les boulevards autour des colonnes, échangeant des réflexions peu favorables à M. Bernstein et à ses protecteurs et sympathiques aux hardis Camelots.

La « première » du *Juif déserteur*

Mardi 21 février

Cette « première » correspond à la « seconde » d’*Après moi*, la salle, remplie par les amis de l’auteur, ayant été inaccessible la veille. Nous avons réussi cette fois à nous procurer des places et cette représentation du *Juif déserteur*, constituée par les interruptions lancées dans l’œuvre juive, commencera à justifier le titre de « pièce en cent actes divers ».

Selon la consigne donnée, nous laissons passer le premier acte sans intervenir. Au second, je me lève au milieu d’une tirade et je crie : « Pardon, Messieurs les Comédiens ! » Les acteurs s’arrêtent. Je continue en m’adressant à la salle : « Mesdames et Messieurs, l’auteur de là pièce ennuyeuse que l’on représente devant vous est un juif déserteur qui a filé à Bruxelles en insultant nos officiers ». À ces paroles, un hourvari formidable mêlé d’approbations et

de cris de rage s'élève de la salle. Les agents de la Sûreté, qui y sont postés, se précipitent sur moi et m'arrêtent.

Mais à partir de ce moment, les interruptions se renouvellent d'instant en instant à l'orchestre, hachant le dialogue de la scène, suspendant chaque fois la pièce pendant quelques minutes. C'est Marius Plateau qui, sur cette réplique : « Je suis un malhonnête homme maladroit… » crie : « C'est bien youpin ! » C'est Armand Hubert qui, au moment où Bourgade, le héros d'*Après moi*, est sur le point de se tirer un coup de revolver, prévient la salle : « Rassurez-vous ! Il ne se tuera pas ! » C'est René d'Aubeigné qui, à ce mot de Bourgade : « C'est effrayant ! » répond : « C'est même idiot ! » C'est de Lannoy qui interrompt les épithètes ordurières adressées à Bourgade par sa femme : « Assez ! Assez ! » Tous sont arrêtés… et conduits avec moi au poste de la rue Villedo au milieu d'une manifestation sympathique des passants.

Au troisième acte, quand Bourgade cherche un endroit où s'exiler, le docteur Graveline lui crie : « À Bruxelles ! » De nombreux Camelots du Roi aux troisièmes galeries font chorus… Des spectateurs se joignent à eux. La pièce s'achève dans un tumulte effroyable de huées et de sifflets où dominent les cris : « À bas les Juifs ! Déserteur ! Déserteur ! » en même temps que tombent dans l'orchestre des papillons contenant le texte de la lettre à Gohier. Les agents en bourgeois se précipitent, brutalisent et arrêtent les manifestants. L'avocat Robert Bernstein, frère de l'auteur, frappe lâchement notre ami Ruellan, prisonnier. Il est corrigé aussitôt par le poing vigoureux de Lucien Martin (du XIIIe). – Vingt-cinq arrestations.

La « seconde »

Jeudi 23 février

Les forces policières ont encore été renforcées. La salle est truffée d'agents de la Sûreté. Ils n'empêcheront pas que dès le premier acte les interruptions et les manifestations ne partent, pour se renouveler jusqu'à la fin de la soirée. « Dites-moi, Friedig, – demande l'un des personnages, la duchesse de Mirail, – dites-moi, quelle est la chose irréparable ? » Friedig cherche longuement une réponse. « C'est d'avoir déserté ! » lui envoie notre ami Ludovic Leblanc d'une voix vibrante. Le public éclate en applaudissements.

Peu après, la pièce veut que le bruit d'un moteur se fasse entendre dans la coulisse. Dans la salle, le son imprévu d'une trompe l'accompagne, formidable et interminable. On s'aperçoit qu'elle est manceuvréé par Guy de Bouteiller. À un autre moment, la duchesse de Mirail dit à son amoureux :

« N'entendez-vous pas du bruit ? » Et l'on entend, en effet, le *coin ! coin !* d'une nouvelle trompe qui n'était pas non plus dans le programme, ainsi que les sons perçants d'une trompette. Comme Leblanc, comme Bouteiller, les musiciens, de Baleine et Stévenin, sont expulsés non sans peine au milieu des cris : *Déserteur ! Déserteur !* Mais tous les effets de la scène sont manqués le public s'amusant beaucoup plus à ceux de la salle.

Ce public prend goût à la collaboration spirituelle apportée par de jeunes Français à la pièce juive, au point qu'il les imite en hachant le début du second acte de ses propres bons mots. Mais quand Bourgade tord les bras de sa femme Irène, on entend tout-à-coup les os de la malheureuse craquer avec un bruit terrifiant. C'est Fabrice Cléret qui manœuvre une énorme crécelle. Il faut six agents de la Sûreté pour l'arracher, au prix d'une lutte et d'un tumulte violents, d'une loge du troisième étage. Des spectateurs protestent contre la brutalité des agents. On les arrête au petit bonheur.

Au troisième acte, c'est M. Maurice Maignien qui, d'une première loge où il se trouve avec J. de Trévillers, Demirgian et Guignard, indique à Bourgade la direction à prendre : « À Bruxelles ! » Les agents font le siège de la loge où retentit une fanfare d'instruments divers. Mais à peine nos amis sont-ils expulsés, que le tumulte reprend sur tous les points de la salle et particulièrement aux quatrièmes galeries où, au milieu d'une bagarre sans nom, on aperçoit Armand Hubert que les agents traînent par les cheveux.

Devant le théâtre, de nombreux Camelots du Roi et Étudiants d'A. F. remplissent le café de l'Univers et ses abords. Une manifestation spontanée se produit au chant de la *Youpignole* et aux cris scandés : *Mort aux Juifs ! Déserteur ! Déserteur !* La police charge vainement à plusieurs reprises. – Trente-trois arrestations dans la soirée.

La « troisième »

Vendredi 24 février

La maison de Molière est en état de siège. Municipaux et agents en tenue, occupent le péristyle et les couloirs. Dans la salle, des rangs entiers de fauteuils sont garnis par les agents des mœurs en habit, mobilisés pour cogner sur les manifestants.

Au premier acte, à la question : « Quelle est la chose irréparable ? » Joseph de Bonne envoie cette réponse : « C'est d'être circoncis ! » La salle entière part d'un fou rire inextinguible. Un instant après, la duchesse de Mirail, à l'entrée d'un personnage, dit en plaisantant : « Voilà la rousse ! — La rousse [2],

[2] Argot : la police. (N.D.É.)

elle est dans la salle pour protéger les Juifs et les déserteurs ! » crie Georges Stévenin. Nouveaux rires et applaudissements du public. Au moment où se développe la grande scène d'amour qui termine l'acte, on voit tout-à-coup deux pigeons blancs descendre en vol plané sur l'orchestre et se percher sur les chapeaux des dames. La police se précipite sur une troisième loge d'où les volatiles ont été lâchés et où sont barricadés Xavier d'Erceville, Joseph Gripon, François Cassan et André Real del Sarte. Ces deux derniers sont à moitié assommés, mais leur vaillante résistance a longuement interrompu la pièce.

Pendant l'entr'acte, les agents font le siège d'une autre loge où sont René Bazin, Gabriel de Baleine, Ernest et Charles Malibran. Nouvelles brutalités qui provoquent les protestations des spectateurs. Au second acte, on voit sur la scène Bourgade ruiné prendre un revolver pour se tuer, puis y renoncer au dernier moment. Pourtant cette fois, à sa grande surprise, quand il approche l'arme de son front, une détonation éclate. Le public croit que le coup est parti. C'est Pierre Dumoulin qui a fait éclater une ampoule électrique. À la scène suivante, Bourgade dit à sa femme : « Tu vois, j'allais me tuer ! » et il lui montre le revolver. *Pan !* nouvelle détonation du revolver. C'est Raphaël Rosard qui l'a produite. Aux soirées suivantes, Bourgade ne touchera plus qu'avec prudence à ce revolver incontinent.

Siège de la baignoire d'où le coup est parti et où se trouvent Armand Hubert, Rosard, Bouteiller, Milleret. Ils sont fortement retranchés et sonnent la charge avec des cornes d'ivoire. Leur expulsion, extrêmement brutale, est laborieuse et trouble toute la fin du second acte. Au troisième, malgré les nombreuses arrestations, il reste encore assez de Camelots pour manifester et le public s'en charge lui-même. La pièce s'achève au milieu des huées, des rires et des cris répétés de : *Déserteur !*

Devant le théâtre, l'affluence est plus grande qu'aux soirs précédents. Les agents et les gardes chargent en vain les manifestants sur la terrasse du café de l'Univers. Au moment où Léon Daudet sort de ce café, il est empoigné par les policiers, brutalisé, entraîné vers le poste de la rue Villedo. En chemin, les policiers le bourrent de coups ; l'un d'eux, lui serrant le cou avec son foulard, l'étrangle à moitié. Au poste, Daudet évanoui est passé à tabac et « sonné » sur le plancher. Voulant empêcher ces ignominies, je suis brutalisé à mon tour. Toute la presse, le lendemain, s'étant élevée contre ces odieux procédés, dignes vengeances de Briand, Lépine dut ouvrir une enquête dont il falsifia d'ailleurs les témoignages à la tribune du Conseil municipal. – Près de cinquante de nos amis avaient été arrêtés ce soir-là.

La « quatrième »

Samedi 25 février

« Quelle est la chose irréparable ? — C'est le déshonneur ! » répond Roger de Marignan. Vainement, pour échapper aux répliques de la salle, les acteurs modifient leurs rôles ; l'auteur sabote lui-même sa pièce. On ne dit plus : « Voilà la rousse ! » mais : « Voilà le patron ! — Le patron des déserteurs Juifs, c'est Claretie ! » crie aussitôt Stévenin jamais embarrassé. Quand la duchesse et son amoureux montent lentement l'escalier, un spectateur moustachu les encourage par une chanson de régiment : « La monteras-tu la côte, feignant ?... » etc. Les agents se précipitent sur le spectateur. Horreur ! La moustache leur reste dans la main et ils reconnaissent Armand Hubert.

« C'est terrible ! dit Bourgade dans la pièce. — Ce qui est terrible, lance M. de Postis, c'est d'être un déserteur ! » « Il y a des choses qui sont très mal, et d'autres qui sont pires, dit Madame Aloy. — Ce qui est pire, c'est d'avoir déserté ! » crie Guy de Bouteiller. « Je suis un malhonnête-homme maladroit ! déclare Bourgade. — Tout comme l'auteur ! » observe Cléret. Aux deux tiers du second acte, des sonneries de timbres retentissent, produites par Gross, Ruellan, Legris. Les machinistes trompés baissent le rideau, escamotant les dernières scènes. Le troisième acte tout entier se passe au milieu du charivari habituel.

Mais dès cette soirée, l'intérêt principal va aux manifestations de la rue. Après les incidents de la veille, nous avons compris que le moment était venu d'y porter le mouvement et, en sortant du poste, à trois heures du matin, nous avons rédigé un « Appel aux étudiants ». Bien qu'affiché assez tard dans la journée cet appel a produit son effet. Deux mille jeunes patriotes sont sur la place du Théâtre-Français, manifestant aux cris répétés de : *À bas les Juifs ! Déserteur !* Le service d'ordre, commandé par MM. Lépine, Touny et plusieurs officiers de paix, comprend, outre la police, de la garde à pied et à cheval. La terrasse du café de l'Univers est ravagée par une charge. Comme le patron proteste, il est arrêté. Mais vainement Lépine essaie de faire quitter la place aux manifestants, en faisant circuler parmi eux des patrouilles de cavaliers. Ils restent massés et, les cris redoublent. Sur leur passage, on acclame Maurras, Daudet, Montesquiou et tous les chefs de l'Action française. Vers minuit, après la sortie du théâtre, je m'adresse à la foule devant le café de l'Univers. Je lui montre l'indignité d'un gouvernement qui mobilise l'infanterie et la cavalerie pour la défense d'un déserteur et je déclare : « Nous ne céderons pas ! » La foule applaudit cette promesse, puis s'engage avec nous dans l'avenue de l'Opéra. Lépine fait charger au galop la garde à cheval. Je suis arrêté avec Dubloc, Berthollet, Mellet et quelques

autres. Les manifestants n'en gagnent pas moins les boulevards. Une bagarre violente se produit au coin de la rue des Mathurins ; les agents dégainent, un passant est blessé. Pierre Couesnon est envoyé au Dépôt. Il sera condamné à six semaines de prison. – Nombreuses arrestations.

La « cinquième »

Lundi 27 février

Il n'y a plus dans la salle que des agents en bourgeois, les Camelots du Roi et des curieux sympathiques venus pour la manifestation. Personne ne s'intéresse plus à la pièce. Les malheureux, acteurs ne la jouent plus que par acquit de conscience. Ils savent, d'ailleurs, que ce n'est pas à eux qu'on en veut. Pour le bien marquer, les Camelots du Roi ont envoyé une belle gerbe de fleurs à madame Bartet.

« Quelle est la chose irréparable ? — C'est d'être disqualifié ! » répond cette fois Henri Lagrange, faisant allusion à la déconfiture du Juif dans ses affaires d'honneur. Dans la pièce, une jeune fille dit aux autres personnages qu'elle va se retirer. « Ne désertez pas, Mademoiselle ! » lui crie gracieusement René d'Aubeigné. Gross, sur un autre mot, entonne une chanson populaire. « N'entendez-vous pas du bruit ? demande la duchesse de Mirail. — Oui, lui répond un de nos amis, ce sont les patriotes qui protestent dans la rue contre le déserteur ! » Puis c'est Henry de Bruchard, jouant l'officier de paix, qui crie d'une voix de stentor : « Gardes, faites évacuer la salle ! » Désordre et tumulte. Un Allemand, qui proteste contre la manifestation, est vertement remis à sa place par Graveline. Au second acte, Bourgade parle du « cartel » des huiles. — Pas de cartel ! crie Rosard, Bernstein est disqualifié ! » Bourgade continue : « J'ai acheté, acheté tout ! — Même le Théâtre-Français ! » ajoute Bergeaud. Les policiers donnent l'assaut à une première loge occupée par Marius Plateau, Cléret, de Bouteiller, Doguet, Caignart de Mailly et Malibran. La porte est enfoncée et une lutte terrible s'engage qui tient, pendant quelques minutes, tous les spectateurs debout, tournés vers cette loge et indignés de la brutalité des policiers. Les acteurs reprennent enfin leur jeu, mais il est sans cesse interrompu. « J'ai vu le ministre, dit un personnage. — Le ministre est par terre » (c'était le jour de la chute de Briand) crie Henri Geel : « il ne protégera plus les Juifs déserteurs ! » Au troisième acte, beaucoup de spectateurs ont quitté le théâtre. Ce sont des interruptions constantes : les rumeurs de la rue se mêlent aux cris de la salle. Siège d'une autre loge occupée par Charles Malibran, d'Erceville, Bontemps, Paillard, etc. Comme une spectatrice juive crie : « Quarante

sous ! » Joseph Gripon dit à la salle : « Ce sont les Juifs qui vivent pour l'argent. Les Camelots du Roi savent souffrir et mourir pour leur idée ! » (Gripon, déjà malade au moment où il prenait part à cette lutte, devait mourir en juillet). Graveline est jeté à terre et frappé par les policiers. Le public proteste avec des clameurs.

À l'extérieur, la manifestation a pris un caractère d'émeute. Six à sept mille patriotes sont là. Ils se forment en colonnes qui parcourent la place en conspuant le déserteur. Les forces militaires et policières, mobilisées pour sa défense, ont encore été renforcées. Nos amis saluent cavaliers et fantassins du cri de *Vive l'armée !* mais ne se laissent pas disperser. Je prends la tête d'une colonne, je la conduis devant les portes du Théâtre-Français et brusquement je donne l'assaut. La ligne des gardes est débordée, les portes sont forcées. Avec une douzaine de Camelots : Dubloc, G. de Baleine, Riou, Cléret, Berthollet, Lancereaux, Armand Hubert, Leblanc, etc., j'arrive dans le vestibule. Nous sommes à ce moment, pour la plupart, arrêtés et passés à tabac par les agents postés à l'intérieur. Nous irons au Dépôt.

Léon Daudet, Bernard de Vesins, Léon de Montesquiou conduisent maintenant les colonnes. L'une d'elles arbore un drapeau français. La police fonce sur les patriotes à coups de pied et à coups de poing : le porte-drapeau, Jean Rioudé, est renversé. L'officier de paix Marchand, devant la foule indignée, brise la hampe du drapeau sur son genou et jette à terre l'étoffe déchirée. Les patriotes le reprennent, le font flotter de nouveau et, en dépit de la police, Cassagny du Mazet le plante au sommet de la grande fontaine qui est sur la place. Une autre colonne arrive près de la fenêtre du foyer des musiciens où sont enfermés les prisonniers. Ceux-ci brisent les vitres, ouvrent la fenêtre et les grilles. Marius Plateau saute dans la foule et s'évade au moment où la garde à cheval accourue charge sur le trottoir. Une dernière colonne enfin, après la représentation, gagne la place des Pyramides, conduite par nos amis Léon de Montesquiou et François Bernevalet, par MM. Aubœuf et Michot des étudiants nationalistes. Là, notre ami Poublan prononce une harangue patriotique devant la statue de Jeanne d'Arc. — Cinquante arrestations, tant au théâtre que dans la rue.

La « sixième »

Jeudi 2 mars

Bien qu'on ait interdit l'entrée du théâtre à ceux de nos amis qui avaient été arrêtés les jours précédents, les Camelots du Roi continuent à saboter

la pièce. Le public maintenant se joint nettement à eux et fournit nombre d'interruptions.

Au premier acte, Henri Vaugeois se dresse dans une loge : « On représente dans ce Théâtre-Français des choses qui ne sont pas françaises. Le théâtre juif insulte à l'esprit de la Nation. Vive la Nation ! Vive le Roi ! À bas les Juifs ! » La salle applaudit ; Vaugeois est arrêté. Mais au moment où l'obscurité est faite sur la scène pour le grand duo d'amour, tout le théâtre est soudain illuminé par une vive lueur : c'est Tartarelli qui a fait partir une capsule de magnésium. Notre ami, qui s'est brûlé aux mains, est saisi par les agents, pendant que la salle, qui s'est levée tout entière, se remet avec peine de son émotion. Tout le reste de la pièce est ainsi semé d'interventions qu'il serait trop long de rapporter. Là, se signalèrent notamment nos amis Guignard, Crosnier, de Bailleux, Ernest Malibran, Maître, Lemoine, Robert Blet, Ernest Guérin, Dufaux de Grandroche, Francisque Bonnet, Le Quen d'Entremeuse, Pierre et Léon Bergeaud, le docteur Da Costa, MM. Dominique Gaffory, Latreille, Arsène Truchon, Lépine, etc., etc. On fit le siège de trois loges et le spectacle se termina au milieu des huées, dans une inexprimable confusion.

Dans la rue, M. Lépine, assisté de son secrétaire général, M. Laurent, de MM. Touny et Lefils, de plusieurs commissaires divisionnaires et de tout un lot d'officiers de paix, avait massé deux pelotons et trois compagnies de la Garde républicaine, les agents des brigades centrales, ceux de divers arrondissements et une nuée d'inspecteurs de la Sûreté. Mais il avait en face de lui, conspuant le Juif déserteur Bernstein, plus de dix mille manifestants. Tout le Paris patriote affluait vers la place du Théâtre-Français.

La foule se groupe en une immense colonne précédée d'un drapeau. En tête marchent les représentants des divers groupes politiques, parmi lesquels le baron Tristan Lambert, Bernard de Vesins, Léon de Montesquiou, Lucien Moreau, Henry de Bruchard, Octave de Barral. Aux cris de : *Déserteur ! Déserteur !* on défile devant le théâtre. Tout à coup, l'ordre est donné à la garde à cheval de charger. Les cavaliers s'élancent sabre au clair sur la foule qui ne recule point. Une bagarre atroce s'engage. Des manifestants sont piétines par les chevaux et frappés par les agents. La charge furieuse se renouvelle sans succès. Lépine arrive. Bernard de Vesins lui reproche la brutalité inutile de ses agents : l'ordre n'est troublé que par la représentation aux Français de la pièce d'un Juif déserteur. Lépine inquiet cède et promet qu'il laissera les patriotes circuler librement sur la place.

La colonne imposante reprend son défilé conspuant Claretie avec Bernstein. À ce moment, un jeune homme de seize ans, Henry Le Franc, grimpe à travers les bassins sur le monument en bronze de la fontaine et y déploie une immense affiche de toile blanche où l'on lit : *Mort au juif déserteur Bernstein.* Cependant un fort parti de manifestants, sous la conduite d'Henry

de Bruchard, tente d'envahir la Comédie-Française. La mêlée avec les agents et les gardes est terrible. La garde à cheval charge de nouveau sabre au clair. Bruchard et Buisson sont arrêtés. Norbert Milleret, piétiné et frappé, est sérieusement blessé. L'attaque se poursuit ; les gardes sont impuissants ; mais d'autres cavaliers accourent : pendant quelques instants c'est, à travers la place où la bataille a été reportée, une course épouvantable : les coups de sabre, les pieds des chevaux, les poings des inspecteurs frappent de tous côtés, mais sans arrêter la manifestation. Les pires malheurs sont à redouter.

Il est minuit. Bernard de Vesins rassemble les patriotes devant le café de l'Univers, les harangue et, constatant le progrès, constant des manifestations, il déclare aux applaudissements de tous : « Nous viendrons ici tant que la pièce tiendra l'affiche ! » Les patriotes se retirent, mais une colonne de deux mille manifestants, sous la conduite d'Octave de Barral et de Joseph Delest, remonte l'avenue de l'Opéra et parcourt les boulevards, ce qui occasionne de nouvelles bagarres avec la police. — Le nombre des arrestations de la soirée est considérable.

En présence d'un pareil mouvement du sentiment national, mouvement qui menaçait de grandir encore, le gouvernement prit peur. Déjà, après la manifestation du lundi 27 février, il avait jugé nécessaire de supprimer la représentation d'*Après moi* qui devait être donnée le lendemain mardi-gras. La nouvelle expérience tentée le 2 mars lui montra que les patriotes, loin de se lasser, étaient plus menaçants que jamais. Les ministres de la République reculèrent devant les graves responsabilités qu'ils assumeraient en résistant davantage : l'opinion n'admettrait pas que le sang français fût versé pour la défense d'un juif déserteur. On décida d'enlever la pièce de l'affiche. Seulement, comme il s'agissait d'un Juif, on y mit des formes. La pièce ne fut pas supprimée par décret officiel comme l'avait été le *Thermidor* du Français Victorien Sardou. L'auteur fut simplement invité à la retirer. M. Bernstein s'exécuta avec mauvaise grâce en exhalant sa rage dans une lettre publique. Deux jours après, le 4 mars, je comparaissais avec mes amis Dubloc, Cléret, de Baleine, Riou, Berthollet et Lancereaux devant le tribunal correctionnel, pour l'affaire de l'assaut donné à la Comédie le lundi précédent. Nous fûmes condamnés à des peines variant de huit jours à un mois de prison. Mais qu'importait ! Ainsi que je le déclarai à l'audience : dans la défaillance des pouvoirs publics livrant notre théâtre national à un juif déserteur, nous avions fait notre devoir de bons « gendarmes supplémentaires » de la France. Nous avions la victoire : nous étions contents.

Et il y avait lieu de l'être, car cette victoire éclatante était remportée sur la plus forte et la plus nocive des puissances étrangères qui oppriment notre pays, dans le domaine des théâtres où elle a particulièrement établi son

règne pour y mieux corrompre les esprits, et contre un des seigneurs juifs les plus huppés, celui autour de qui elle faisait le plus de réclame, en qui elle mettait le plus d'espoir. Pour la première fois depuis l'affaire Dreyfus, la Juiverie était battue et recevait un sanglant affront. Pour la première fois depuis de longues années, on avait vu les patriotes, conduits par l'Action française, maîtres de la rue, maîtres chez eux. Et ce n'était plus, seulement dans le cadre particulier du Quartier latin, comme lors de l'affaire Thalamas, c'était au cœur de Paris qui est le cœur de la France. Oui, nous pouvions être contents : la victoire sur le Juif déserteur marquera une étape sérieuse dans la libération de notre pays.